

## Recherches sociographiques



### Chantal COLLARD, *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix 1900-1960*

Françoise-Romaine Ouellette

Volume 41, Number 2, 2000

Minorités

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/057380ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/057380ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Ouellette, F.-R. (2000). Review of [Chantal COLLARD, *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix 1900-1960*]. *Recherches sociographiques*, 41(2), 389–391. <https://doi.org/10.7202/057380ar>

Tous droits réservés © Recherches sociographiques, Université Laval, 2000

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**é**rudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

auteurs donnent à l'histoire religieuse du XIX<sup>e</sup> siècle et aux divers facteurs qui ont fait du Québec une société religieuse qui perdurera dans ses principaux traits jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. En ce sens, une étude comparative avec le vaste territoire sous la juridiction du diocèse de Québec pendant la même période serait instructive.

Jacques RACINE

*Faculté de théologie et de sciences religieuses,  
Université Laval.*

DUMONT, Fernand

1995 *Le sort de la culture*, Montréal, L'Hexagone, Éd. Typo, 286-300.

ROUSSEAU, Louis

1995 « À propos du " Réveil religieux " dans le Québec du XIX<sup>e</sup> siècle : où se loge le vrai débat ? », *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 49, 2 : 223-245.

---

Chantal COLLARD, *Une famille, un village, une nation. La parenté dans Charlevoix 1900-1960*, Montréal, Boréal, 1999, 194 p.

Cet ouvrage sur la parenté dans la région de Charlevoix, de 1900 à 1960, présente sous une forme rigoureuse, mais agréable et accessible à un large lectorat, les différentes facettes de la reproduction familiale et villageoise à Cap-Saint-Michel (nom fictif) : les structures et les idéologies de la parenté, les enjeux économiques et affectifs liés à l'héritage et au mariage, les stratégies de résolution des crises familiales (décès, naissances illégitimes...). Chantal Collard étudie des pratiques de parenté déjà observées par les auteurs de monographies d'autres villages québécois, mais la force de son analyse est d'établir de façon convaincante ce que chaque aspect particulier de ces pratiques (les mariages consanguins, par exemple) apporte à la dynamique d'ensemble du système de parenté local. De plus, si elle souligne comme d'autres l'influence religieuse, elle va plus loin en mettant au jour l'interdépendance des stratégies de reproduction des familles (souvent nombreuses, mais aux ressources limitées) et de l'Église catholique (composée exclusivement de célibataires interdits de procréer).

L'ouvrage commence en soulignant le fort taux de mariages entre proches qui caractérise jusqu'aux années 1960 cette région de fondation relativement ancienne (ce dont témoigne le petit nombre de patronymes), mais aussi l'émigration au loin d'une bonne proportion des jeunes à chaque génération et, parfois, de familles entières. La ligne de force des différentes analyses qui suivent est ainsi dès le départ bien indiquée. En effet, l'ensemble du livre relève le caractère véritablement structurant dans la culture étudiée de cette tension marquée entre l'ici et le très lointain,

entre le resserrement du groupe sur lui-même, dans l'espace restreint d'un terroir saturé, et son ouverture vers l'extérieur. Chacun des aspects de parenté à Cap-Saint-Michel ne prend pleinement son sens qu'une fois situé dans la perspective de cette dynamique très polarisée.

Comme l'indique le titre, *Une famille, un village, une nation*, l'auteure a voulu inscrire la question de la parenté dans une réflexion plus large sur la construction de l'identité collective. La première partie du livre est la plus explicite sur ce point. Relatant brièvement l'histoire de Charlevoix et la fondation du village, elle montre l'importance des origines françaises, du passé de colonisation et du catholicisme dans les références identitaires de la communauté, laquelle tend à oublier la conquête anglaise et l'industrialisation. Elle montre aussi que les références identitaires familiales sont généalogiques, mais font directement écho aux précédentes : les grandes familles patronymiques et les origines françaises de leurs ancêtres fondateurs. La question connexe de l'identité nationale, par contre, n'est qu'effleurée et n'est plus ensuite explicitement reprise dans le livre.

La deuxième partie du livre discute de l'égalitarisme relatif de cette communauté de cultivateurs-bûcherons et de navigateurs et, surtout, de ses ancrages dans la parenté. Cette société ne secrète pas la formation d'une élite locale mieux dotée que les autres en instruction, en terres ou en capital. Il n'y a pas au village un noyau de notables et de commerçants nantis ; les individus les plus instruits sont ceux qui ont été détournés pour la continuité du clergé et des communautés religieuses. Quant aux plus défavorisés, ils occupent les emplois locaux de journaliers auxquels ils peuvent avoir accès à travers leur réseau de parenté ou bien ils s'exilent de la région (vers le Saguenay ou, plus tard, vers les villes). Par ailleurs, contrairement à l'idée souvent reprise que la transmission au Québec est égalitaire, l'examen des pratiques d'héritage indique qu'elles visent plutôt l'égalité des frères, témoignant ainsi d'un fort biais agnatique, et n'évitent que rarement l'instauration d'inégalités entre les cadets et les aînés. Ainsi, les filles n'héritent pas de la terre et quittent l'exploitation familiale pour suivre leur époux au mariage, mais ne sont pratiquement pas dotées (sauf les religieuses). Elles sont donc à peu près toutes équivalentes sur le marché matrimonial et leur situation dépend de celle de leur mari. C'est souvent l'un des plus jeunes fils qui reprend la terre (s'engageant à garder ses vieux parents) selon le modèle de la famille souche. Les autres frères ne reçoivent qu'une compensation financière et migrent plus loin, mais l'un d'eux peut parfois être établi sur une terre adjacente. Souvent le salaire des plus jeunes frères permet l'établissement des plus vieux ; à l'inverse, ce sont plutôt les filles aînées qui travaillent pour aider leurs sœurs plus jeunes.

La troisième partie traite des idéologies de la parenté qui se déploient dans ces familles. On les pense comme étant essentiellement consanguines, pourtant elles se construisent autour d'une diversité de relations de consanguinité, d'affinités et d'adoption. De plus, elles intègrent les parentés spirituelles et baptismales qui placent les individus en tension entre leurs identités familiales et celles conférées par l'Église. Chantal Collard parle alors des « incohérences » de la parenté, faisant référence à la multiplicité des sources de liens qui peuvent être évoquées. Elle identifie là encore une polarité marquée entre une tendance à la fermeture

(consanguinité) et l'ouverture vers l'étranger (la filiation spirituelle reliant à la communauté des baptisés).

La quatrième partie est consacrée à l'alliance et, principalement, aux mariages dans la parenté. Presque toutes les formes de ces « mariages remarquables du point de vue de la parenté » se retrouvent dans le noyau des familles les plus solidement enracinées au village : les mariages entre cousins ou petits cousins exigeant l'obtention d'une dispense de l'Église, les mariages entre autres personnes apparentées, les renchaînements ou redoublements d'alliance (deux frères avec deux sœurs, un oncle et son neveu avec une tante et sa nièce...). Leur fréquence éclaire les mécanismes sociaux de reproduction associés à l'isolement de cette société villageoise et d'autres qui lui ressemblent dans le Québec d'avant les années 1960. Ce chapitre, appuyé sur l'analyse informatisée de données généalogiques, nous offre le plaisir de saisir les subtilités d'un système matrimonial qui ne cherche pas tant à développer l'échange entre les familles qu'à le court-circuiter, tout en respectant certaines limites (évitant, par exemple, plus de deux renchaînements d'alliance).

Cap-Saint-Michel est un pseudonyme, car l'anonymat du village où Chantal Collard a travaillé a été imposé par un comité d'éthique. La même exigence d'anonymat explique probablement l'absence de carte géographique illustrant l'occupation de l'espace ou d'histoires de cas et de généalogies rendant compte des mouvements migratoires, de l'importance des mariages entre apparentés, du célibat, etc. Un tel éclairage aurait donné un accès plus sensible à cette culture de la parenté. Dans le même esprit, on pourra regretter un peu que n'ait pas été développée l'analyse des pratiques de sociabilité et de solidarité qui accompagnent la vie quotidienne et jalonnent les étapes du cycle annuel, ce qui aurait probablement ajouté des éléments de réflexion sur l'importance relative des hommes et des femmes dans les fratries, des lignées maternelles et paternelles.

L'auteure nous parle très peu de sa méthode de travail et de l'arrière-plan théorique de ses analyses. De plus, presque toutes les références<sup>1</sup> qui permettent de situer l'ouvrage par rapport à la documentation scientifique pertinente et aux interrogations qui se posent dans ce champ d'études ont été discrètement rapportées dans les notes de fin de chapitre. La lecture en est rendue certainement plus facile, mais cela ne rend pas entièrement justice au projet intellectuel poursuivi par l'auteure. Son travail représente une contribution importante à l'anthropologie du Québec rural et demande à être lu avec attention pour bien saisir l'ampleur de la démarche. Elle y démontre sa connaissance approfondie des théories anthropologiques de la parenté et des autres recherches menées au Québec, de même que l'acuité de ses observations ethnologiques.

Françoise-Romaine OUELLETTE

*INRS-Culture et société.*

1. J'ai évidemment été prompte à remarquer que l'auteure me cite dans une note sur l'adoption, mais que la référence indiquée en bibliographie est erronée. J'ai bien écrit un ouvrage paru aux Presses de l'Université Laval en 1996, mais il s'intitule *L'adoption. Les acteurs et les enjeux autour de l'enfant*.

Lorraine GADOURY, *La famille dans son intimité, Échanges épistolaires au sein de l'élite canadienne du XVIII<sup>e</sup> siècle*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, Les Cahiers du Québec, 1998, 186 p. (Histoire.)

En abordant sous l'angle des sentiments l'histoire familiale de l'élite canadienne du XVIII<sup>e</sup> siècle, Lorraine Gadoury pose son regard sur un objet qu'elle connaît déjà fort bien par ses recherches en démographie historique sur *La noblesse de Nouvelle-France, familles et alliances* (HMH, 1991). À ce déplacement du regard, s'ajoute l'exploitation d'une nouvelle source, soit la correspondance familiale contenue dans la collection Baby. Cette source est analysée ici non pas comme une série quantitative dont on tirerait de fragiles statistiques (elle contient tout de même 1 400 lettres à contenu familial, toutes retenues par l'auteur), mais comme un corpus de documents dont la constitution et la sélectivité pleinement reconnues s'inscrivent, de toute évidence, dans une stratégie de positionnement social d'une élite intéressée à laisser des traces d'un passé menacé. Ayant bien décrit dans un livre précédent les grands traits de l'implantation, de l'expansion et du déclin démographique de cette élite canadienne pour la période précédant la conquête, c'est avec beaucoup de clarté qu'elle trace le paysage social dans lequel elle situe son étude des relations familiales et de l'expression des sentiments que dévoilent partiellement les lettres conservées. Si les connaissances de la démographie et du destin de ces groupes viennent nourrir l'analyse et suggèrent à l'auteur des questions pertinentes, l'accent est mis ici sur l'intimité, le subjectif et l'interpersonnel, tels que révélés par les lettres. L'introduction trace à partir des ouvrages européens et américains, canadiens et québécois, l'histoire de la famille et des sentiments familiaux au cours de la période précédant l'industrialisation. Tout en faisant état des interprétations de divers auteurs sur les modèles de transformation des relations familiales, elle adopte une hypothèse d'évolution lente dans ce domaine où les changements prennent des formes complexes et non linéaires.

Un premier chapitre présente l'élite canadienne francophone et les débats suscités dans l'historiographie au sujet des échanges et de la perméabilité plus ou moins grande entre ses groupes constitutifs, la noblesse et la bourgeoisie marchande. Il s'agit selon Gadoury de groupes bien distincts tirant leur pouvoir et leur richesse d'activités différentes et pratiquant des modes de vie en partie différents ; les nobles exercent principalement des fonctions de commandement militaire et obtiennent des charges dans l'administration et les relations diplomatiques tandis que les bourgeois tirent leur richesse et leur pouvoir politique de leur négoce, principalement du commerce des fourrures. Pratiquant l'endogamie à l'intérieur de leurs milieux respectifs, ils se rencontrent à l'occasion et certains mariages franchissent la barrière des clivages sociaux. Les uns et les autres perdent les bases de leur pouvoir après la conquête bien que certaines familles nobles s'allient aux nouvelles élites anglophones, tandis que des marchands reconvertissent leurs activités dans le commerce local. Selon Gadoury, des facteurs démographiques auraient enclenché le déclin des familles de l'élite bien avant la conquête, car suivant en cela une transformation analogue à celles des familles européennes de même milieu, elles tendent à réduire leur nombre moyen d'enfants dès le XVIII<sup>e</sup> siècle, alors que la mortalité infantile atteint des taux élevés, ce qui peut être relié à un recours plus

fréquent à la mise en nourrice au XVIII<sup>e</sup> siècle. Deux portraits de familles illustrent bien les caractéristiques de ces deux catégories sociales, celui de la famille d'Ailleboust, d'une part et celui d'une famille de marchands dont est issu le collectionneur Baby, les Guy. On retrouvera certains de leurs membres dans les extraits de lettres cités dans les chapitres sur l'intimité. Cette fresque habilement tracée sert en effet d'abord à situer le contexte des relations familiales observées dans la correspondance et leur évolution sur un siècle marqué par une conquête et donc une rupture dans le tissu social. La comparaison des groupes (nobles et bourgeois), et la périodisation des sources étalées sur un siècle vont servir de catégories larges à l'analyse. La nature même des sources (documents individuels, subjectifs et sélectionnés selon des critères inconnus), autant que l'objet (les relations familiales et les sentiments) restreignent cependant les conclusions aux questions posées. De cela, l'historienne démographe est consciente et elle s'avance prudemment dans ce matériau riche et difficile à cerner.

La présentation de la collection Baby dans un chapitre sur « la correspondance familiale » entre déjà dans le domaine des relations et de l'expression des sentiments et situe ces échanges dans l'histoire de la lettre et des codes qui lui donnent forme. Évoquant des travaux littéraires sur l'art épistolaire, Gadoury utilise simplement quelques éléments de ces travaux pour situer le lecteur dans le cadre historique qui en délimite la portée. Elle mentionne les éléments d'incertitude des trajets de la lettre entre les coloniaux et les membres de leur famille dispersés en divers lieux, les délais dans les réponses (en années) et les possibilités d'indiscrétion associées aux porteurs successifs de lettres qui d'ailleurs ne se rendaient pas toujours aux destinataires. N'ayant trouvé aucun modèle formel appliqué dans la colonie à l'écriture des lettres, elle observe cependant des constantes et des différences dans les thèmes abordés, dans les façons de s'adresser à l'interlocuteur et les façons de conclure les missives. Dès ce chapitre (le plus original de l'ouvrage), on entre dans le vif du sujet, la lettre n'étant pas qu'un reflet de la vie familiale mais un objet à la fois relationnel et expressif, constitutif du maintien de la relation. Les différences observées entre les adresses plus formelles et respectueuses des uns et les adresses plus spontanées des autres n'ont pu être rapportées aux deux groupes de l'élite ; s'y dessinent cependant des différences entre groupes familiaux singuliers qui pourraient tenir à la diversité des apprentissages de styles épistolaires dans la famille. Cette conclusion suggère peut-être d'autres façons de poursuivre ces études d'un corpus d'une grande richesse en adoptant une démarche plus proche des groupes familiaux individuels et de leurs réseaux.

Les quatre chapitres qui constituent le corps de l'ouvrage abordent successivement, dans un langage clair et vivant, les alliances matrimoniales et les relations conjugales, les enfants et leur éducation, la famille et son soutien, la maladie, la mort et la foi. Tous ces thèmes révèlent au lecteur un mode de vie et des relations familiales propres à la période préindustrielle, où les familles élargies constituent des réseaux de patronage et de soutien, où le choix des conjoints est surveillé par le groupe et fait l'objet de transactions, où les enfants sont confiés à d'autres lors des décès des parents ou pour assurer leur placement futur. À l'intérieur de ce système familial et de ses contraintes, des sentiments sont exprimés qui révèlent l'affection, le respect, la taquinerie et la solidarité dans les fratries. La lettre conservée aborde

assez peu les tensions inhérentes aux relations familiales bien qu'une lettre à un tiers mentionne occasionnellement un père difficile à supporter, un mari qui réclame son épouse en voyage prolongé dans sa famille. Peu de révélations sur la sexualité ou le mariage sinon quelques commentaires humoristiques qui en expriment une mise à distance par certains. Enfin, les voyages et les séparations qu'ils occasionnent, tant au sein des couples que dans les familles élargies, sont aussi l'occasion de ces échanges de correspondance et la séparation en est un thème récurrent. Quels motifs les suscitent et quelle place occupent-ils dans l'ensemble des familles ? Les lettres de la collection Baby confirment l'observation déjà notée par plusieurs auteurs que les enfants sont aimés et gâtés dans la colonie, mais cela n'empêche pas les familles de l'élite de s'en séparer. De même les modèles religieux d'interprétation de la mort accompagnent les disparitions trop précoces d'enfants, mais ils suscitent par ailleurs la peine des parents et des proches. C'est au sujet de l'éducation des enfants et de ses principes que les correspondances semblent indiquer des différences entre nobles et bourgeois, les seconds visant davantage à inculquer une éthique du travail. Voilà une piste intéressante à poursuivre.

Dans l'ensemble, ce portrait de l'intimité de l'élite canadienne tracé à partir de la collection Baby confirme les savoirs sur les relations familiales de l'époque tirés d'autres sources. Il suggère aussi des pistes à poursuivre et des impressions que l'auteur n'ose généraliser d'une transformation du début à la fin du siècle au sujet des sentiments envers l'enfant. L'ouvrage de Lorraine Gadoury fort bien écrit et fort bien documenté sur la vie familiale de l'élite au XVIII<sup>e</sup> siècle est de lecture agréable ; il demeure accessible à un public large et sera sans doute reçu avec plaisir par les enseignants soucieux de faire le pont entre l'historiographie spécialisée et Marguerite Volant.

Denise LEMIEUX

*INRS - Culture et société.*

---

Marie-Line MORIN (dir.), *Le suicide chez les jeunes : un cri pour la vie*, Montréal, Médiaspaul, 1999, 221 p.

C'est d'un point de vue religieux que les huit auteurs de l'ouvrage collectif, *Le suicide chez les jeunes : un cri pour la vie*, dirigé par Marie-Line Morin, disent aborder la question du suicide. Signe que le discours chrétien sur la mort volontaire a changé, ces professeurs et collaborateurs de la Faculté de théologie, d'éthique et de philosophie de l'Université de Sherbrooke ne condamnent pas l'acte, mais se proposent plutôt de le comprendre et de suggérer des moyens pour le parer à partir d'un lieu de pensée, à distance de celui des sciences sociales, qui s'articule autour d'une tradition de pensée théologique, d'un système de valeurs chrétien, et aussi d'une expérience vécue de la foi. Pour cela, quelques-uns des textes de ce livre n'offrent pas vraiment de point de contact avec la raison sociologique. Malgré tout, j'es-